
UNE TYPOLOGIE DU HAUT-LIEU, OU LA QUADRATURE D'UN GÉOSYMBOLE

Mario Bédard

Centre d'Études interdisciplinaires sur les Lettres, les Arts et les Traditions
Université Laval
habitare@sympatico.ca

Résumé

Le haut-lieu est un concept trop peu connu ou mal saisi, compte tenu du flou notionnel qui l'affecte et du florilège d'appellations qui y renvoient. Il est difficile de le définir, voire hasardeux d'en déterminer la fonction. Cette absence de définition nuit inévitablement à l'utilisation que l'on peut en faire, alors même qu'il est devenu l'un des concepts-clés de la géographie, en notre époque où le sens des lieux et le sentiment d'appartenance sont fortement questionnés. Sensible à cette difficulté, il nous est apparu pertinent de chercher à la pallier à l'aide d'une analyse étymologique, puis d'une lecture critique et comparative des divers sens qu'on lui prête. Nous tentons ainsi d'en arriver à une définition qui souligne la fécondité et l'utilité du haut-lieu pour faire sens d'un monde de plus en plus complexe, sinon pour mieux l'habiter.

Mots-clés : haut-lieu, lieu de mémoire, lieu exemplaire, lieu du cœur, non-lieu, entre-lieu, lieu attribut, lieu générique, lieu de condensation, sens du lieu et sentiment d'appartenance.

Abstract

A Typology of the *haut-lieu*, or the Quadrature of a Geosymbol

The concept of *haut-lieu*¹ is too obscure or so badly understood considering the notional wooliness that affects it and the multiple terms that refer to it, that it is difficult to define it and risky to distinguish its role. This confusion irremediably prejudices the use of this key-concept for geography at a time when the meaning of place and the sense of belonging are greatly challenged. Sensitive to this difficulty, it appeared to us relevant to try to correct it by doing an etymological analysis of *haut-lieu* and a critical comparative survey of its main meanings. As a result of this analysis, we will be able to propose a definition that emphasizes the richness and the utility of the *haut-lieu* to make better sense of an increasingly complex world, and perhaps propose a better way to live in it.

Key Words: haut-lieu, place of memory, exemplary place, heart's place, non-place, in-between place, attribute place, generic place, condensation's place, meaning of place and sense of belonging.

le haut-lieu [...] nous donne à vivre une aventure spirituelle qui n'est pas forcément religieuse. Des temps forts, des espaces intenses, des silences habités dans un monde qui sans lui serait complètement désenchanté. Sans lui, en effet, rien qui ne soit signe ni ne fasse sens (Louis, 1990 : 13)

Comme tout un chacun aujourd'hui, la géographie est interpellée alors que triomphe la mondialisation et que sont mis en cause nos façons de penser, de dire et de faire le territoire². Or, il se trouve que la géographie possède, au sein de sa logique réflexive, un concept tout spécialement approprié pour faire face à une éventuelle déroute référentielle : le haut-lieu. Ce terme, qui n'est certes pas propre à la géographie, est devenu l'un de ses concepts-clés depuis qu'il est abondamment question, dans nos sociétés, d'identité, de culture, de patrimoine et d'aménagement. Il reste que, comme en de nombreuses occasions déjà, ce concept a été adopté sans qu'on s'assure au préalable de l'avoir bien compris³. C'est pourquoi le haut-lieu demeure, pour la très grande majorité des géographes, un concept si peu ou si mal saisi qu'il est difficile de le définir, voire hasardeux d'en déterminer la fonction. Le haut-lieu est-il un lieu de mémoire, un lieu exemplaire ou un lieu du cœur? Un lieu parlant ou un lieu dormant? Est-il un lieu haut ou un lieu bas? Un lieu, un entre-lieu ou un non-lieu? Atteint-il sa pleine « hauteur » dès lors qu'il est un lieu symbolique attribut, un lieu générique ou un lieu de condensation?

Ce foisonnement d'appellations et de définitions, signe de vitalité ou de popularité, est surtout gage d'interprétations et d'usages équivoques. Ce flou notionnel nuit inévitablement à l'utilisation géographique que l'on peut faire de ce terme. Par exemple, l'expression haut-lieu, devenue synonyme d'espace ou de territoire, interpelle un très large spectre de signifiants qui vont du plus abstrait au plus concret. Or, sans une définition précise et un consensus quant à son rôle, et sans une typologie qui nous permette de manœuvrer parmi ces multiples interprétations et usages, toute réflexion qui s'y rapporterait serait incapable de répondre à la question essentielle : à quoi sert le haut-lieu?

Que ce soit dans son appellation même ou dans sa pléiade de synonymes ou d'expressions apparentées, le haut-lieu est un concept à géométrie variable qui réclame des précisions afin que la géographie puisse bénéficier d'un concept pleinement opératoire. Compte tenu de l'ampleur de l'enjeu sociétal qui se pose et de l'occasion ainsi donnée à la géographie de pleinement y participer, il nous est apparu indiqué de procéder à son analyse étymologique, puis à une lecture critique comparative des divers sens qu'on lui prête sous l'une ou l'autre des appellations susmentionnées, avant de proposer une définition de ce qu'est, pour nous, le haut-lieu. Ces trois étapes placeront au centre de leur procédure l'être humain, car c'est ce dernier qui prête de l'esprit aux lieux (Brunet, 1997; Le Berre, 1995), leur confère un sens. Les lieux, en effet, n'ont pas plus d'esprit que de sens. Ils sont, purement et simplement, sans savoir, sans avoir. C'est l'être humain, désireux de savoir et d'avoir qui, depuis sa venue sur Terre, cherche à les comprendre et à les régir.

Alors, qu'est-ce que le haut-lieu?

LA NATURE DU HAUT-LIEU

SON ÉTYMOLOGIE

Le haut-lieu est tout d'abord un lieu, c'est-à-dire un fragment d'espace et de temps doté de propriétés accessibles à nos sens. Entité spatiale appropriée par un groupe social, et donc « instantané » à la croisée des possibles de son territoire et de son histoire, il s'agit d'un lieu signifié. Effet de la localisation d'un territoire dénué de tout mot accompagnateur – qu'il s'agisse d'une épithète physique, d'un adjectif voulant traduire une émotion, une sensibilité ou un comportement existentiel, voire de tout ce que la qualification distingue, notamment par un gérondif de situation (Dupront, 1990) –, le lieu renvoie explicitement à une portion de ce même territoire. Au contraire d'un espace, le lieu, donné, n'est pas un construit idéal. Il est un support précis et délimité, un instituant matériel spatialisé qui se situe à un croisement d'abscisses et d'ordonnées géodésiques grâce auxquelles on peut lui attribuer des coordonnées longitudinales et latitudinales.

L'emploi des participes passés « signifié », « donné » et « spatialisé », puis de la forme pronominale « se situe » soulignent combien nous sommes, avec le lieu, en présence d'un terme qui ne commande ni ne fait l'action, mais qui la subit ou décrit un état intrinsèque. En effet, le lieu n'a pas de rôle actif, si ce n'est comme objet de l'action. Nanti d'une force d'inertie qu'il ne contrôle pas, le lieu nous met en présence d'une dynamique processuelle accomplie ou qui marque le pas, ou du moins d'une forme ou d'une voix passive, extérieure même. Porteur de sens et d'une qualité de l'être, le lieu est somme toute davantage réceptacle que contenu. Or, pour essentielle que soit cette matérialité spatiale, le haut-lieu ne se réduit pas à cette simple condition de substrat terrestre et de balise situationnelle. Actif, il est aussi agent et témoin d'une connaissance, d'une mémoire, d'une identité. Si la donnée naturelle demeure le soubassement, le haut-lieu est plus *haut* qu'il n'est *lieu* (Munier, 1990).

La singularité du haut-lieu provient en effet avant tout de sa « hauteur », une hauteur bien plus qualitative que topographique, en ce qu'elle surimpose à sa nature fonctionnelle première, comme lieu, une dimension symbolique qui l'institue comme marqueur référentiel structurant. Partie prenante de la composition même du territoire et de la tessiture de son histoire, le haut-lieu, en vertu d'une sorte d'osmose avec les événements qui s'y sont déroulés, avec les individus qui l'ont façonné, ou avec les œuvres et réflexions qu'il a inspirées (Di Méo, 1995), possède des qualités formelles qui l'émancipent des contingences historiques et naturelles (Debarbieux, 1995). L'idée même de haut-lieu suppose une distanciation, un détachement proche de l'infidélité face au lieu, au temps et à l'échelle (La Soudière, 1991). Le haut-lieu, par conséquent, n'est pas tant fragment que *concrétion d'espace-temps*.

Le haut-lieu peut ainsi être exhaussé comme microcosme et référentiel large, fut-il « érigé » par l'histoire et donc par la force des choses, ou « élu » conformément à une volonté bien précise de décideurs, promoteurs ou habitants. Produit social fait de pierre et de terre, un lieu est dit ou devient haut-lieu en égard à l'imaginaire qu'il suscite et à la symbolique qu'on lui reconnaît. De fait, nous qualifions le haut-lieu

de concrétion d'espace-temps et d'artifice de condensation parce qu'il interpelle et illustre, de façon concrète,

- un territoire plus vaste que celui qui est immédiatement présenté par le lieu lui-même;
- un temps plus long et complexe que celui que pose sa seule présence, là, aujourd'hui;
- un nombre d'éléments distincts de sa seule qualité d'objet qui seraient sans lui demeurés épars, inaccessibles, ignorés.

Il réunit ainsi sous un objet, un nom, une image ou une sensation, une épaisseur de sens qui débordent aussi bien sa matérialité première, et donc sa simple inscription dans le paysage ou l'histoire du milieu, que sa fonction originelle de repère spatial. Évoquant une somme de parties et un feuilleté d'échelles spatio-temporelles, nous sommes en sa compagnie en présence d'un lieu sursignifié, en vertu d'une propriété de *re-présentation*, non pas pour présenter de nouveau ou pour tenir la place de..., mais pour rendre présent et sensible, sur le mode elliptique du symbole⁴ et de la métaphore, un plus grand que soi.

Signe dont le signifiant et le signifié sont dans une relation naturelle dialogique, si le haut-lieu, tel le lieu, a du sens et fait sens, il s'en distingue à coup sûr. En effet, si le lieu est un signifié dénotatif, le haut-lieu est un signifiant connotatif, car il constitue le support d'un sens qui vient s'ajouter au sens ordinaire. Partie sensible et accessible du signe, le haut-lieu, par sa forme, sa situation ou sa nature, se veut agent et témoin du passage d'une réalité simple à une réalité plurielle. *Faire-devenir* plutôt que contenant, c'est par une association d'idées modulée par un mécanisme relationnel heuristique – sur lequel nous reviendrons – que le haut-lieu présente à l'esprit ce qui est autrement diffus ou abstrait, soit autant de caractéristiques d'un territoire ou de sa population qui sont, par son truchement, toujours présentes et vivantes.

Ouverture sur plus vaste que soi, le haut-lieu est d'abord et avant tout langage de la volonté. Artifice de nature eïdétique, il est également une fenêtre sur l'essence de ces mêmes territoires et populations. Par cela, nous entendons que, érigé ou élu⁵, il exprime l'Être de ces mêmes territoires et populations, car il prête la parole à l'une ou l'autre de leurs caractéristiques foncières et immédiates. Concrétion mais encore précipité territorialisant puisque, compte tenu de sa « hauteur », seuls sont manifestes par son truchement les traits plus spécialement prégnants de ce lieu. Sans anticiper davantage sur sa fonction, ajoutons que le haut-lieu renvoie somme toute à ce qui définit et à ce qui signifie le mieux un lieu, soit à son plus singulier commun dénominateur.

Entité active, si le haut-lieu situe dans le temps et dans l'espace un lieu dont il permet *de facto* la reconnaissance et la transmission, il situe aussi et surtout le complexe socioculturel vécu d'une population et de son territoire. En effet, s'il connote un sens au lieu, le matérialise et l'ancre littéralement, le haut-lieu qualifie aussi une manière d'être, une manière d'être là, de là, d'y appartenir, de s'y appartenir, une manière d'être territorialisée et territorialisante, c'est-à-dire une manière de vivre, et donc de penser, de dire, de faire et de rêver à nulle autre pareille, recomposée et magnifiée par ses soins.

UNE TYPOLOGIE DU HAUT-LIEU

POLYSÉMIE ET POLYMORPHIE DU HAUT-LIEU

Partie prenante du langage et du discours, et donc d'une idéologie identitaire en vertu d'une mise en scène plus ou moins habile (Bédard, 2000b), le haut-lieu est investi de valeurs humaines et naturelles, valeurs auxquelles il renvoie quand il évoque :

- les passé, présent ou futur de l'histoire d'un territoire, si ce n'est le traitement interprétatif qui en est fait;
- les principaux traits de sa population, que ce soit en termes
 - d'activités économiques;
 - de comportements politiques;
 - de pratiques religieuses;
 - d'architecture ou d'aménagement du territoire;
 - de culture, de langue ou de patrimoine;
- la vocation naturelle de son environnement, et donc sa pédologie, son climat, sa morphologie et sa topographie, son régime hydrique, sa faune et sa flore;
- l'esthétique des paysages résultant de l'interaction de tous les paramètres précédents.

Polysémique, parce qu'il en appelle de ces divers instituant des habitat, habiter et habitants d'un lieu, le haut-lieu est encore polymorphe. Revêtant divers atours, un haut-lieu peut être un lieu de fierté ou un lieu de socialisation; un lieu exceptionnel ou un lieu humble. Réel dans la plupart des cas, il peut également être un lieu virtuel lorsqu'il est associé à un trait de sa géographie ou de son histoire que l'on a depuis révoqué ou dont on a atténué les aspérités. Citons, par exemple, la topographie de l'*intra-muros* de Brest qui, pour typifiante qu'elle était avec ses fortes dénivellations, fut arasée après la Deuxième Guerre mondiale lors de la reconstruction de cette ville (Bédard, 1997). Ces aspérités sont pourtant encore bien vivantes, ne serait-ce que parce qu'elles sont toujours visibles, après l'érection de certains murs de soutènement de plus de 40 mètres donnant sur la Penfeld; des aspérités qui, en dépit de leur « correction », structurent encore l'aménagement et le bâti de cette ville bretonne, de même que le sens des lieux, partagé par ses habitants et visiteurs en vertu de l'impulsion initiale qu'elles ont conférée à son développement au fil des siècles. Nombreux sont encore les cas d'attentes inassouvies ou d'espoirs déçus que nous pourrions citer et qui conditionnent toujours eux aussi le geste et le regard. De façon plus « charnelle », un haut-lieu peut également être un phénomène ponctuel, comme un immeuble, privé ou public; un bâtiment, une place publique; un phénomène linéaire, comme une route, une rivière; ou une surface, comme un vignoble, une forêt, un lac.

Lieu emblématique du territoire, celui duquel ses habitants peuvent dire « non ça c'est dans tel territoire, mais ça c'est tel territoire » (Lussault, 1997), un haut-lieu peut donc être :

- un élément du « décor » du territoire, plus spécialement associé à l'architecture du lieu : la forme du bâti, les façades, le type de matériaux utilisés, les couleurs, etc.;
- un principe d'organisation territoriale : le tracé urbain, la mosaïque des divers types d'habitat (résidentiel, commercial, industriel, agricole, récréatif, vacant), le maillage des routes et autres moyens de transport;
- un paysage aussi bien naturel que culturel, voire un profil paysager;
- un élément mythifié du cadre naturel : une montagne, un fleuve, une grotte, un climat et même une lumière;
- un élément consacré de l'activité économique de ses habitants : une technique ou un instrument de travail, un centre de production d'un produit fini ou un commerce offrant ce produit.

Que ce soit sous l'une ou l'autre de ces formes, le haut-lieu peuple notre quotidien. Il peut être un dispositif mnémotique volontaire, par exemple un cimetière, un monument, une statue, un événement festif, un toponyme, etc. Il peut encore être un dispositif mnémotique inconscient, quand certaines rues et places, certaines venelles et arrière-cours, voire certaines odeurs, saveurs ou sensations cutanées, revêtent un sens spécial à l'échelle du lieu dans son ensemble.

Et c'est sans nul doute parce que le haut-lieu est polysémique et protéiforme que l'on retrouve aujourd'hui dans la littérature bien plus de lieux de mémoire, de lieux exemplaires ou de lieux de cœur, par exemple, que de hauts-lieux à proprement parler : autant d'appellations qui sont soit franchement synonymes et en liaison directe avec le haut-lieu, soit apparentées et proches, mais tout de même distinctes, selon que les auteurs favorisent l'un ou l'autre de ces référents, empruntent l'un ou l'autre des usages introduits, préconisent l'une ou l'autre des ambitions citées. C'est un peu comme si le concept de haut-lieu était tellement fécond que n'importe quel lieu pourrait être qualifié de haut-lieu. C'est pourquoi il nous apparaît utile de proposer ici une typologie sommaire du haut-lieu afin de le situer parmi ces multiples appellations, interprétations et utilisations qui, semblables par l'esprit et la nature, poursuivent les mêmes objectifs et s'y confondent ou s'y superposent. Parmi encore celles qui, analogues, se développent dans la même direction et empruntent des voies similaires, éventuellement convergentes ou complémentaires. Puis parmi celles enfin qui, divergentes, poursuivent d'autres objectifs, malgré une certaine similarité formelle.

HAUTS-LIEUX, LIEUX HAUTS ET DÉRIVÉS

LES LIEUX DE MÉMOIRE, LIEUX EXEMPLAIRES ET LIEUX DU CŒUR

Les lieux de mémoire

Au nombre des hauts-lieux possibles, on distingue tout d'abord les lieux de mémoire des lieux exemplaires et des lieux du cœur. Fréquemment évoqué, le terme lieu de mémoire est probablement le plus connu du lot. Vieux concept cher à Cicéron, le lieu de mémoire a depuis peu été régénéré par Pierre Nora (1997a, 1997b, 1997c) et son équipe, à la suite du constat qu'ils ont fait, en vertu d'une brillante étude socio-

historique sur les objets de l'identité nationale, de la dilution de notre mémoire, emportée par l'histoire. Notre mémoire emportée par l'histoire? Ne sont-elles pas toutes deux parties prenantes l'une de l'autre, indissociables d'un même objet, le passé? Tout, au contraire, oppose la mémoire et l'histoire. De fait, soutient Nora, c'est à la suite de la confusion qui fut faite entre la mémoire et l'histoire, c'est-à-dire entre un *continuous present* (présent étendu) toujours vivant et un passé – ou une lecture d'un passé – révolu, que s'est fait sentir le besoin de réactiver le rôle de la mémoire et de consacrer à cette fin des lieux. Comment aurait-il pu en être autrement alors que « la mémoire est la vie, toujours portée par des groupes vivants et, à ce titre, [...] en évolution permanente », et que « l'histoire est la reconstruction toujours problématique et incomplète de ce qui n'est plus », alors que « la mémoire est un phénomène toujours actuel, un lien vécu au présent étendu », et que « l'histoire est une représentation du passé » (Nora, 1997c : 24)?

Les lieux de mémoire sont ainsi des lieux privilégiés qui, prenant en compte les temporalités du lieu symbolique (Debarbieux, 1995), et privilégiant le rôle fédérateur de la mémoire collective, condensent le temps long dans celui de l'instant, la durée de ce qui perdure dans ce qui est. « Simples et ambigus, naturels et artificiels, immédiatement offerts à l'expérience la plus sensible et, en même temps, relevant de l'élaboration la plus abstraite, les lieux de mémoire sont lieux... dans les trois sens du mot, matériel, symbolique et fonctionnel, mais simultanément, à divers degrés » (Nora, 1997c : 37), solidaires, poursuit Nora, d'une singularité qui se choisit, d'une spécificité qui s'assume et d'une permanence qui se reconnaît, les lieux de mémoire permettent « d'éclairer une identité incertaine d'elle-même » (Balandier, 1988 : 61). Et comme ils permettent « d'appréhender essentiellement notre différence » (Augé, 1992 : 71), ils sont les artefacts d'une mémoire vive qui ancre la destinée de l'un comme de l'ensemble dans un contexte signifiant plus vaste. Les lieux de mémoire que sont par exemple la Ligne Maginot, la tombe du Soldat inconnu ou Pompéï se distinguent ainsi des lieux à simple caractère historique – châteaux, églises, etc. –, même si ces derniers mobilisent suffisamment d'imaginaire pour qu'ils ne soient pas considérés comme des lieux ordinaires (Davallon, 1991).

Les lieux exemplaires

Chers à Micoud, et au contraire des lieux de mémoire qui sont érigés au hasard de l'Histoire, les lieux exemplaires sont élus et produits comme tels, des lieux qui, choisis par un sujet individuel ou collectif, ont été dans bien des cas modifiés pour devenir le lieu même d'une expérience ou d'un espoir offert au monde en exemple « pour signifier la possibilité d'un avenir différent » (Micoud, 1991 : 53)⁶, des lieux pour l'exemple qui, par leur diffusion, jouent un rôle catalytique structurant. Ouvrant sur le conditionnel du lieu, ils interpellent nombre d'espaces ou de possibles à ces mêmes espaces qu'ils articulent entre eux. Tant et si bien que les lieux exemplaires « ne sont pas seulement les lieux d'une mise en scène, mais lieux eux-mêmes mis en scène » (*ibid.* : 53).

Résultat d'une interprétation, le lieu exemplaire procède d'une décontextualisation à laquelle succède une recontextualisation qui confère « de nouvelles significations à des lieux inchangés » (Debarbieux, 1995 : 104) pour en faire des symboles de quelque chose qui est aujourd'hui « absent, mais d'une absence », proche d'une surprésence, « qui peut se voir dans la forme du signe, dans sa matérialité »

(Micoud, 1991 : 59). Et c'est en vertu de ce changement de signification qu'ils se donnent à voir comme préfigurateurs d'un autre territoire ou d'un autre sens à ce même territoire et d'une mémoire toujours en devenir. Citons encore une fois le cas de la ville de Brest qui, à la suite notamment du déplacement et de l'édification d'une nouvelle mairie, puis de l'enchaînement de fontaines et de mâtures stylisés qui vont de la nouvelle Place de la Liberté jusqu'à la Penfeld sur un axe Siam-Jaurès élargi et arasé, a non seulement largement remodelé son cadre bâti, mais aussi recontextualisé le mode d'être de ses habitants et ce, conformément à la volonté de ses dirigeants d'ainsi marquer sa modernité nouvellement acquise tout en rappelant sa vocation maritime (Bédard, 1997). Témoins de la vocation et de l'historicité d'une culture (Bélanger, 1995), les lieux exemplaires sont donc eux aussi porteurs d'un présent étendu. À la différence toutefois du lieu de mémoire, sensible à ce qui a été et est toujours, les lieux exemplaires concourent à un étoffement de ce qui est en s'ouvrant au futur, à ce qui est somme toute en filigrane.

Les lieux du cœur

L'expression a été développée par Bonnemaïson (1996) pour qualifier l'articulation géographique du sentiment d'appartenance de certaines populations autochtones, le lieu du cœur recoupe largement les concepts de lieu de mémoire et de lieu exemplaire. Ce terme désigne en effet des lieux qui, érigés ou élus, se situent à l'intersection d'éléments hérités du passé et de nouvelles constructions signifiantes. Caractérisés par une fonction davantage mnémorique qu'historique, ils participent également d'un présent étendu, qui est toutefois bien distinct des deux précédents. Si le lieu de mémoire participe d'un présent étendu articulé autour de la reconduction de ce qui a été vers ce qui est; si le lieu exemplaire participe d'un présent étendu articulé autour de l'advenir de ce qui est vers ce qui pourrait être ou aurait pu être, le lieu du cœur participe, lui, d'un présent étendu distant de la réalité effective – conditionnelle ou passée – qui module les lieux de mémoire et les lieux exemplaires, et grâce auquel il se révèle davantage à l'échelle du Réel. Il participe d'un présent étendu surréel où l'incidence du temps est passablement moindre, que ce soit dans sa propension à aller de l'avant ou du déterminisme des sillons culturels, économiques, politiques, religieux et sociaux creusés par l'histoire et la succession d'individus et de sociétés en un même lieu. C'est que le présent étendu du lieu du cœur conjugue un passé lointain, si lointain de fait, qu'il est pour une bonne part imaginaire, à un futur indistinct, virtuel même, plus à l'image de ce qui a peut-être été ou sera peut-être. Apparenté aux lieux de mémoire et aux lieux exemplaires parce qu'il reconnaît l'importance structurante de ce qui nous a précédé et de ce qui nous succédera, le lieu du cœur se distingue en ce qu'il relativise le poids de ces deux polarisations temporelles. Il est bien plus modulé par un présent étendu « suspendu et parallèle » qui gravite uniquement autour de ce qui est là, de toute éternité, tourné vers un idéal dont on ne sait pas – ou plus – s'il est à retrouver ou à réaliser. Ce qui lui importe, c'est que cet idéal soit reconnu et pratiqué, pleinement signifiant.

Les lieux du cœur se révèlent donc d'ascendance mythique. De fait, pour les populations autochtones chez qui ils sont les plus fréquents, ils guident et valident jusque dans leurs moindres détails, pensées, discours et pratiques. Alors même qu'ils « donnent du sens à leur rapport au monde » (Bonnemaïson et Cambrezy, 1996 : 14), les lieux du cœur s'évertuent à expliquer et à illustrer la nature et l'intensité de la relation qui les lie à la terre, au lieu (dit). Moins organisés et construits que les

deux précédents parce qu'ils sont autant de paysages, d'arbres, de lacs, de rivières, de grottes et d'autres attributs naturels « empruntés » à des fins de représentation, les lieux du cœur remplissent un rôle identitaire tout aussi important, si ce n'est plus déterminant encore, que les lieux de mémoire et les lieux exemplaires. En effet, compte tenu de la nature de l'exhaussement dont ils sont l'objet et, conséquemment, de la charge de signifiante qui leur a été conférée, ils apparaissent tributaires d'une symbolique plus grande, davantage spirituelle, puisqu'ils renouvellent l'articulation de la fonction éternisante du mythe (Dardel, 1990).

Somme toute, les lieux de mémoire, les lieux exemplaires et les lieux du cœur se recoupent de bien des façons. Tous se caractérisent par une vocation identitaire, car ils ont pour ambition première d'articuler et de faire valoir la singularité d'un lieu et de sa population. Cette fonction identitaire est affranchie et ouverte parce que tous trois sont sensibles au devenir du sens du lieu – ou est-ce de ce sens du lieu? – qu'ils servent, et aux fluctuations de l'identité de ceux qui l'habitent, comme en témoigne l'étoffement du présent qu'ils orchestrent⁷. Tous cherchent à découvrir ou à réaffirmer que le sens des lieux et des individus prend place et se constitue, inéluctablement, à l'ombre de plus grand que soi. Ces sens et identités se dessinent plus spécialement, soutiennent-ils, à l'aune de l'incidence hautement structurante du temps, que ce soit en termes de longueur, d'épaisseur, de mouvance ou de poids, soit une tétrade de la durée ou de la dynamique temporelle au diapason d'une clé de lecture régie par l'aval, par l'amont ou par un cours historique autre – parallèle ou fictif – pas nécessairement linéaire et séquentiel.

Cette représentation, les lieux de mémoire, les lieux exemplaires et les lieux du cœur la font à la mesure de leurs moyens et de leurs ambitions et, pour cela, de façon plus partielle et partiale que le haut-lieu. Nous en voulons tout d'abord pour preuve qu'ils ont des horizons spatiotemporels distincts. Les lieux de mémoire condensent le temps long dans ce qui est, pendant que les lieux exemplaires condensent l'attente de ce qui pourrait être et que les lieux de cœur en appellent d'une contraction atemporelle qui invalide, jusqu'à un certain point, l'effet du temps qui passe. Cela est également notable parce qu'ils sont l'objet d'un usage différent. Les lieux du cœur sont ainsi peu fréquentés, si ce n'est sur la « pointe des pieds » par quelques rares initiés, ou encore fréquentés de loin, objet qu'ils sont d'un culte qui en limite l'accès à une pratique exceptionnelle. Les lieux exemplaires sont également peu fréquentés, quoiqu'à une moindre échelle, n'étant pas l'objet de semblable déférence ou décorum. Cette faible fréquentation est également attribuable au fait qu'ils sont peu reconnus, compte tenu de leur grande abstraction, de leur nombre restreint ou qu'ils ne font pas toujours l'unanimité. Tous ne partagent pas en effet nécessairement les mêmes ambitions ou idéaux en ce qui concerne leur devenir et celui du territoire qu'ils habitent. Les lieux de mémoire, enfin, sont plus concrets et plus nombreux. Directement associés à un passé connu de tous, s'ils sont pour cela les plus accessibles et les plus fréquentés au quotidien, ces mêmes accès et fréquentations demeurent tout de même « restreints » – ou peut-être devrions-nous dire conditionnés – en vertu de leur dimension historiographique et normative⁸.

En définitive, ces lieux de mémoire, lieux pour l'exemple et lieux du cœur se révèlent agents et témoins d'un exhaussement et d'une symbolisation plus « faibles » que pour le haut-lieu, comme en attestent leurs ambitions moins nombreuses, plus orientées et, de ce fait, limitatives. Ils ne sont pas aussi polysémiques et protéiformes.

En conséquence de quoi ce ne sont pas des synonymes ou des reprises fidèles du haut-lieu. Proches parents, ils s'apparentent plutôt à des variations qui déclinent, de façon qualitative, le lien de l'être humain à un lieu, ou plutôt au sens que ce même individu prête à un lieu, autant de désinences qui versifient librement sur ce lien qui unit le passé, le futur ou le conditionnel et qui nous interpelle tous au plus profond de nous-mêmes. Les lieux de mémoire, les lieux exemplaires et les lieux du cœur proposent ultimement trois voies distinctes qui, même si elles se chevauchent quelque peu en vertu d'ambitions premières communes, s'intéressent spécifiquement à l'un ou l'autre aspect ou à l'une ou l'autre fonction d'un même concept générique, le haut-lieu, et d'une même idée fondatrice, l'identité, telle que l'article le sens du lieu.

LES LIEUX PARLANTS ET DORMANTS, LES HAUTS ET BAS-LIEUX

Au nombre des possibles du haut-lieu, on distingue également les lieux parlants des lieux dormants (Nora, 1997a), puis les hauts-lieux des bas-lieux (Poche, 1990, 1995) ou, comme le laisse entendre La Soudière (1991), les lieux hauts des lieux bas.

Les lieux parlants et dormants

Emblème du symbolique le plus éclatant, le lieu parlant est dit « parlant » parce qu'il est un lieu visible et recevable, un lieu connu et fréquenté, qui, tel le Château ou la Tour Tanguy, pour poursuivre avec l'exemple de Brest, exprime sans ambages ce qui paraît, c'est-à-dire ce qui est ou a été d'évidence. Plus concret et directement associé au fil de l'Histoire, il s'apparente à un lieu de mémoire. Emblème d'une symbolique plus nébuleuse, le lieu dormant renvoie plutôt à ce qui ne paraît pas, à ce qui ne paraît plus ou à ce qui paraît moins. Il renvoie à des phénomènes particuliers plus lointains ou moins notoires qui sont sans voix ou oubliés. Plus distant de ce qui est, le lieu dormant est moins connu et peu ou pas fréquenté tant il demeure latent. Renvoyant comme la topographie anté-reconstruction de l'*intra-muros* brestois à ce qui peut être, à ce qui pourrait être ou à ce qui a peut-être été, le lieu dormant se révèle plus conditionnel, proche en cela du mythe ou de l'utopie. Aussi est-il possible d'y déceler une certaine communauté avec les lieux exemplaires et les lieux du cœur. Ce *distinguo* entre les lieux parlants et les lieux dormants demeure toutefois redevable au fait qu'ils sont, ou pas, considérés comme suffisamment hauts.

Les hauts et bas lieux

Pour bien des gestionnaires, décideurs ou membres de l'intelligentsia, seuls comptent comme hauts-lieux les lieux hauts qui confortent la norme arrêtée, soit les seuls lieux nobles ou exceptionnels qui, selon eux, participent de la grande histoire du lieu. Aussi est-ce souvent avec dédain ou condescendance que ces initiés écartent ou ignorent les lieux bas, entachés qu'ils seraient de quelque vilénie parce que trop grossiers ou populaires, par manque de dignité ou de grandeur, ou parce que trop exigeants et obscurs, par manque d'accessibilité ou de normalité. Pourquoi en effet se soucier des lieux qui, royaumes des gentils et de la sueur ou des illuminés et de leurs élucubrations, ne sauraient représenter ce qu'il y a de « mieux » d'un lieu et de sa population?

Il s'agit là toutefois, selon Poche (1990), La Soudière (1991) et Corajoud (1990), d'une distinction maladroite et ségrégative, car elle repose sur un ordonnancement organisé à partir d'une lecture intéressée et obsolète du réel. Ces mêmes auteurs soulignent que, s'il est possible de différencier les lieux hauts des lieux bas, cette distinction ne peut être entreprise qu'en vertu d'une distinction statutaire et logique entre ce qui est *en haut* et ce qui est *en bas*, et non entre ce qui serait essentiel et ce qui serait superfétatoire. Ce *en haut* est hautement significatif, car il permet de distinguer un état de fait d'une intention et, partant, l'exceptionnel et le notoire du familier ou du vulgaire; la grande de la petite histoire; le lieu de fierté du lieu de socialisation; la frondaison, le faîte et les fruits des racines, radicales et autres supports de signification; le superstructurel de l'infrastructurel; le plus visible du moins visible; et même, par extrapolation, l'essence de l'existence.

Pour éviter toute confusion et bien souligner leur importance respective, ces mêmes auteurs ne parlent d'ailleurs pas tant de lieux hauts ou bas que de hauts et bas-lieux qui remplissent par ailleurs un même office identitaire. Une venelle, un porche, une façade, un parvis de café ou d'église, voire une arrière-cour, par exemple, leur apparaissent être des lieux ou des attributs de lieux éminemment signifiants, parce que partagés par le plus grand nombre. Aussi ces auteurs s'emploient-ils à réactiver les bas-lieux comme des hauts-lieux à part entière, car tous les lieux exhaussés, fussent-ils institutionnalisés ou communs, à l'avenant d'une symbolique transcendante ou plus immanente, participent à leur avis du sens du lieu en ce qu'ils déclinent, de façon complémentaire, l'une et l'autre de ses typicités foncières.

Si un haut-lieu peut tout aussi bien être un lieu haut qu'un lieu bas, un lieu en haut qu'un lieu en bas, toute personne intéressée par la problématique identitaire territoriale doit, par conséquent, déborder la chose d'évidence, voire la chose elle-même, et considérer la manière dont elle s'inscrit dans un site plus large et dans un contexte plus complexe (Corajoud, 1990). Aussi doit-elle s'intéresser, sous peine de mièvrerie ou d'aliénation, à tous les éléments faisant sa hauteur symbolique et affirmant sa différence. C'est dire qu'il faut ratisser large et poser le plus rigoureusement possible la question des hauts-lieux (La Soudière, 1991).

Somme toute, ces lieux parlants et dormants, puis ces hauts et bas-lieux, se révèlent être d'autres désinences de la fonction symbolique et du rôle identitaire du haut-lieu. Ils proposent cependant des variations plus partielles et partiales que celles qu'opèrent les lieux de mémoire, lieux exemplaires et lieux du cœur. En effet, compte tenu de leurs surcharges lexicales et de leurs mécaniques cognitives plus pointues, ils peuvent davantage prêter à confusion et, d'emblée, inciter à ne considérer que ce qui est haut et parlant. Les lieux hauts et les lieux bas nous apparaissent, quant à eux, carrément autres, compte tenu de l'entendement et de l'usage qu'il y est fait du haut-lieu.

LE NON-LIEU ET L'ENTRE-LIEU

Au nombre des autres appellations apparentées, mentionnons encore le non-lieu et l'entre-lieu.

Les non-lieux

Thème récurrent chez plusieurs auteurs férus de déterritorialisation et autre fin des territoires (Badie, 1995), le non-lieu, selon Augé (1992, 1994, 1997), est l'aboutissement logique et le prolongement naturel de la surmodernité. Il serait même l'une des expressions par excellence des réussites comme des abus et des intransigeances du régime cognitif et civilisationnel qui domine l'Occident depuis plusieurs siècles.

La marche historique et développementale de la Modernité a amené l'être humain à se doter d'espaces qui ne sont ni identitaires, ni relationnels, ni historiques (Augé, 1992). Autant de lieux dépourvus d'aspérités, de couleurs ou de vie, autant d'espaces d'abord et avant tout signifiés par leur fonction d'échange. Impersonnels ou dépersonnalisés, ces non-lieux se distinguent par une fonction symbolique identitaire qui sert des objectifs diamétralement opposés en vertu d'un basculement des polarités en termes d'échelles et de sujets. Si on peut prêter à ces non-lieux une fonction symbolique et un rôle identitaire, ceux-ci ne bénéficient pas, tel le haut-lieu, ou même ses variantes précédentes, au lieu proprement dit ni à ses habitants, aux échelles locale et régionale. Ils opèrent plutôt à l'échelle du plus grand ensemble et sont au service d'un système et d'une pensée.

Tour à tour incarnés par « les installations nécessaires à la circulation accélérée des personnes et des biens [...], les moyens de transport eux-mêmes [...] les grands centres commerciaux, ou encore les camps de transit prolongé où sont parqués les réfugiés de la planète » (Augé, 1992 : 48), ces non-lieux ne signifient rien à l'échelle des parties. Partout similaires, et donc interchangeableables, ils ne participent pas à la personnalité du lieu. Leur charge symbolique se réalise beaucoup plus à l'échelle du tout, car on retrouve les mêmes non-lieux sur toute la planète, leur allure et leur récurrence étant commandées par une logique fonctionnelle qui ne connaît ni frontières ni altérité culturelle. Nous sommes ainsi en présence de non-lieux et d'un tout où, bizarrement, nul ne se reconnaît et auquel nul ne s'identifie tant ils demeurent trop communs et en même temps trop distants. C'est qu'avec pareille inversion des polarités, des échelles et des sujets, ces lieux choisis ne sont pas des lieux exhaussés à la manière des hauts-lieux. Ils sont plutôt des lieux enclavés, tout aussi visibles et marquants en vertu cette fois de leur indifférence au lieu et de leur étrangeté dans le paysage local. C'est pourquoi s'ils s'apparentent à des vacuums référentiels pour l'ensemble global, ils constituent autant de repoussoirs pour les sous-ensembles locaux et régionaux, tolérés comme des maux rendus nécessaires pour le bon fonctionnement de notre société.

Les non-lieux ne se caractérisent donc pas par une absence de sens, mais bien par un excès de sens, à ne pas confondre avec le surcroît de sens recherché par les hauts-lieux. Les non-lieux procèdent en effet simultanément

- d'une surabondance événementielle où, si l'histoire ne semble plus faire sens, « c'est qu'elle s'accélère et se rapproche » (Augé, 1994 : 163), décuplant jusqu'à plus soif les points de repères que nous ont laissés nos différents passés et cultures et précipitant, de façon quasi exponentielle, la survenue de césures économiques, politiques ou sociales, mais encore de découvertes scientifiques et techniques qui nous obligent constamment à nous repositionner, à nous adapter;

- d'une surabondance spatiale, alors que tous les lieux de la Terre nous sont si accessibles qu'ils bousculent invariablement notre champ référentiel sans cesse sollicité par une connaissance toujours plus détaillée de lieux qui non seulement se démultiplient, mais se métamorphosent;
- d'un excès d'individualisme dès lors que, en l'absence de repères communs fiables, l'information ne transite plus par les usuels organismes ou médias « filtrants », mais nous parvient de plus en plus directement et presque instantanément – précisons que les nouveaux et plus nombreux outils de diffusion ou de communication peuvent fort bien ne pas être moins « filtrants » –, tant et si bien qu'il revient à chacun d'être témoin et juge de ce qui se passe.

Ces non-lieux sont des témoins et non pas des acteurs, précise Augé, car l'individu d'aujourd'hui demeure sur la touche. Avec cette débauche de temps, ce trop plein d'espaces et cette surenchère médiatique, tout va trop vite, tout devient trop diffus, trop aléatoire. Dépassé par l'ampleur et le nombre d'éléments à considérer, l'individu n'aurait d'autre choix que de se dissocier de cette pléthore et de se réfugier dans un rôle passif de spectateur : il en irait de sa santé mentale ou du succès du régime idéologique moderne.

Qui plus est, la réalité ainsi dépeinte, trop prolifique, perd de son mordant et de sa signification. Déréalisée, elle devient spectacle attendu et chose entendue. En s'ouvrant incontinent à l'autre, à l'ailleurs et au lointain, omniprésents, la distance entre le Même et l'Autre, paradoxalement, s'accroît puisque nos sens et notre intelligence, trop sollicités par ces non-lieux, s'émeussent. On devient en effet moins sensible à l'Autre, trop présent, moins intéressé par celui-là même qu'on découvre trop différent ou familier et, plus dangereusement encore, on devient indifférent au devenir comme aux assises du Je ou du Nous.

Si les non-lieux participent de l'échange, ils n'y concourent donc qu'accessoirement. Pour favorables qu'ils auraient pu être comme lieux de rencontre et d'apprentissage, ils ne visent pas au développement des droits et des responsabilités de l'individu, pas plus qu'ils ne favorisent l'évolution et l'initiative personnelles. Par l'entremise de ces *all man's land* tributaires d'une idéologie et d'un mode de vie bien plus que d'individus et de collectivités, on engendre du non-être et, partant, des êtres déracinés qui vont de banlieues en centre-villes, de cottages en gratte-ciels, d'aéroports en Holiday Inn, de MacDonald en méga-surfaces par le truchement d'axes et de moyens de transport qui, non seulement empiètent sur notre espace vital, mais consomment chaque jour davantage de nos énergies, de notre temps, de notre âme.

Or, de pareils espaces qui seraient ceux d'autrui sans que cet autrui ne s'y manifeste sont inconcevables. En effet, selon Santos, pour ne nommer qu'un seul de ses critiques, si l'idée de non-lieu indique « que dans le monde actuel existent de nombreuses formes spatiales identiques [...], qu'est-ce qui caractérise le lieu » (1995 : 108) si ce n'est, pour partie, ce même non-lieu? Si les ressemblances morphologiques et surtout fonctionnelles entre objets de différents lieux sont évidentes, chaque point de la Terre se les approprie à sa façon et a sa propre définition qui réfute l'idée même de non-lieu. Serait-ce qu'il faut plutôt voir en ces non-lieux des entre-lieux?

Les entre-lieux

Autre concept développé autour de la notion d'échange, l'entre-lieu, tel qu'il est présenté par Turgeon (1998), est un tiers-espace qui se situe aux antipodes du non-lieu. Espace de liberté où tout est possible, et à la différence du non-lieu où nul choix autre que celui de notre déréliction ne semble possible, l'entre-lieu est un espace en phase de territorialisation. Outils de contextualisation différentielle bien plus que d'homogénéisation convergente, les entre-lieux sont des espaces intersticiels ouverts et générateurs de métissage où s'adonnent aujourd'hui en premier lieu la dynamique relationnelle du Même et de l'Autre. Directement associés au lieu qu'ils délimitent, les entre-lieux sont des processus actifs « de dépassement et de régénération » (Turgeon, 1998 : 17) qui participent étroitement, et de façon intéressée, au devenir du lieu. Ce faisant, et qu'il s'agisse par exemple du nouvel urbanisme végétal qui s'impose peu à peu en Occident et qu'illustre éloquemment le Jardin Saint-Roch à Québec (Mercier, 1998), ils rejoignent le concept de lieu anthropologique proposé par Augé « où tentent de se mettre en place les repères de l'identité, de la relation et de l'histoire » (1994 : 162).

Au contraire des précédentes variantes du haut-lieu, les entre-lieux se distinguent par une fonction symbolique et un rôle identitaire embryonnaires. Concepts trop fraîchement émoulus, ils participent d'une fonctionnalité encore si prégnante qu'ils sont toujours indissociables du déroulement comme de la structuration de l'espace. Nul recul n'a pu être pris à leur endroit qui nous permette de les considérer comme haut-lieu. Si les entre-lieux s'apparentent par ailleurs aux lieux du cœur, liés qu'ils sont à ce qui pourrait être, il s'agit là d'un conditionnel plus tourné vers le futur que vers le passé ou le présent, et pour cela plus proche de l'utopie que du mythe, tant et si bien qu'ils s'apparentent également au lieu exemplaire. Les entre-lieux s'apparentent aussi aux lieux dormants car leur ressort symbolique et identitaire demeure latent, quoique plusieurs prétendent le contraire et soutiennent qu'ils minent activement, au même titre que les non-lieux, notre identité. Il n'en demeure pas moins que, au contraire des lieux dormants, les entre-lieux sont davantage liés au possible qu'au probable. Ils s'apparentent enfin aux bas-lieux car ils font partie du plus usuel, du plus commun et ce, même si certains, confondant hauts-lieux et lieux hauts, pourraient fort bien les qualifier de hauts-lieux tant, omniprésents, nombreux et gigantesques, ils marquent le paysage.

Il ressort de ces filiations sommaires que les entre-lieux sont des agents et non pas des témoins, pas encore, à tout le moins, de ce qui sera peut-être; des agents qui pourraient se révéler tout aussi bien favorables que défavorables au sens du lieu et à l'identité de ses habitants, ou même n'avoir aucune incidence, quoiqu'il s'agisse là d'un scénario peu probable. Si les non-lieux, comme les lieux hauts et bas, sont étrangers au haut-lieu, les entre-lieux sont, eux, des variations sur le haut-lieu, puisqu'ils permettent d'affiner l'un ou l'autre des aspects qui lui ont précédemment été prêtés.

LES LIEUX ATTRIBUTS, GÉNÉRIQUES ET DE CONDENSATION

Captivé par le sens du lieu dans son articulation symbolique territoriale, si Debarbieux (1992, 1993, 1995) reprend en quelque sorte les variations et explorations précédentes sur le haut-lieu, il s'en démarque toutefois. Il n'interroge pas ainsi directement et horizontalement les diverses incarnations possibles du haut-lieu, mais bien plutôt son économie interne, par le truchement d'une déconstruction verticale de sa fonction symbolique. L'étoffement de sens auquel nous nous sommes jusqu'à maintenant livré a été effectué au moyen de distinctions entre différents types de rapport au temps, selon le type de présent étendu privilégié, les différents modes d'avènement au statut de haut-lieu et leurs niveaux de recevabilité, de visibilité ou d'unicité. Debarbieux, sans négliger ces aspects, s'intéresse plutôt à ce qui fait sa hauteur symbolique. Il distingue, au su de l'ampleur de leur exhaussement et de la nature de leur charge référentielle, trois modes d'assomption et d'accomplissement de son rôle identitaire.

Les lieux attributs

Selon Debarbieux, un territoire peut tout d'abord être symbolisé par des lieux choisis à faible hauteur symbolique. Cette symbolisation en mineur d'un territoire est d'abord l'apanage de ses lieux attributs, c'est-à-dire de ses lieux les plus notoires, une notoriété en grande partie attribuable au fait qu'ils ont été choisis pour signifier et faire valoir plus spécialement un territoire. Ces lieux attributs recourent, de ce fait, les lieux hauts; il faut entendre par là les lieux exhausés exceptionnels et plus visibles, tant ils s'avèrent d'importance, lieux uniques et du meilleur tenant. Ils recourent aussi les lieux parlants, tant ils parlent d'évidence; enfin les lieux de mémoire, tant ils ancrent la destinée d'un lieu et de ses habitants.

Il ne faut pas voir en ce dernier rapprochement quelque maladresse alors que le lieu de mémoire, a-t-il déjà été précisé, est érigé plutôt qu'élus. Lorsque Debarbieux parle de lieux choisis, il ne parle pas uniquement et simplement de lieux élus, les deux qualificatifs n'étant pas à ses yeux synonymes. Dans ses investigations sur les lieux symboliques – autre terme générique employé par Debarbieux pour désigner les lieux choisis –, il n'accorde pas la même importance au temps ou aux rapports au temps que peut entretenir le haut-lieu ou ses variantes. Peu lui importe, semble-t-il, que les lieux choisis aient été construits et élus ou érigés par le hasard de l'Histoire. Peu lui importe qu'ils gravitent autour de telle ou telle polarisation d'allégeance historique ou mnémonique, mythique ou utopique. Peu lui importe, même, leur indice de fréquentation ou d'accessibilité. L'important, pour lui, c'est qu'ils remplissent une fonction symbolique essentielle. En conséquence de quoi est désigné lieu choisi tout lieu exhausé à qui on reconnaît un surcroît de sens et à qui on prête, comme vecteur d'un présent étendu et d'un espace d'appartenance multiscalair⁹, la capacité de densifier la tessiture identitaire territoriale, variable compte tenu de sa teneur symbolique.

Du nombre, les lieux attributs sont davantage témoins qu'agents de cette densification. Au même titre que les lieux génériques à venir, les lieux attributs sont en effet seulement le signe de quelque chose, signe signifié plus que signe signifiant, car ces lieux dénotent, d'une manière passive, les spécificités plus concrètes d'un territoire et de sa population. Et comme c'est le lot de tout témoin, dans son expression la plus indirecte, d'attester d'un sens par sa seule existence, l'emploi de l'expression « manière passive » nous est apparu nécessaire pour exprimer le niveau d'implication de pareils choix de lieux¹⁰. Ce troisième niveau est en effet à dégager entre la passivité du spectateur indifférent, caractéristique au non-lieu, et l'activité militante propre à tout agent, pour désigner une certaine forme minimale d'implication et d'action associée à une participation secondaire non négligeable.

Ceci dit, les lieux attributs s'apparentent à des images confinées à leur seule condition d'artifices synthétisant d'une présentation au premier degré et d'un faire-valoir bidimensionnel. Propres à l'iconographie populaire, les lieux attributs participent en quelque sorte d'un geste simple et d'une « monstration » – du latin *monstrare*, montrer – pure; d'une figuration primaire désintéressée ou spéculaire, cette mise en image relevant d'une symbolisation à faible exhaussement et d'une ouverture de sens limitée. Signes, signifiés et images, voilà autant d'appellations qui, prêtées à ces lieux choisis pour les situer sur l'échelle proposée par Debarbieux, n'invalident pas leur fonction symbolique ou leur rôle identitaire. Elles attestent plutôt de leur moindre envergure parce que les lieux attributs sont davantage périphériques, plus existentiels qu'essentiels, et pour cela proches d'une symbolique plus immanente que transcendante.

Les lieux génériques

Cette symbolisation en mineur est d'autre part le lot des lieux génériques, soit tous les lieux choisis dont la charge de signifiante est si fréquemment reprise à la grandeur du territoire observé que leur identité respective « s'efface derrière la forme générique » (Debarbieux, 1995 : 99) à laquelle ils appartiennent. Et il en est ainsi parce que leur force d'attribution, initialement particulière au lieu-attribut, et donc au local et au micro-local, a vu sa spécificité ramenée à sa seule dimension générique parce qu'elle a été déplacée et conjuguée à l'échelle de l'ensemble territorial. Les lieux génériques sont donc des lieux choisis qui, capables de décliner en plusieurs endroits et moments le lieu à sa plus petite échelle, délimitent et identifient un territoire et sa population par leur récurrence particularisante.

Un peu à la manière des bas-lieux, les lieux génériques sont des lieux exhaussés communs que l'on retrouve un peu partout. Ils s'apparentent également aux lieux dormants, car ils sont si présents et si visibles que leur impact se trouve atténué au point que, paradoxalement, on ne les remarque plus. On les voit, certes, mais on ne les *regarde* plus. Aussi typifiants soient-ils, puisqu'ils sont conditionnels à l'identité du lieu, la force de l'habitude et leur ubiquité semblent avoir émoussé leur pouvoir de qualification différentielle. Qui, possédant un vignoble, s'émerveille encore devant un cep? Le premier n'est-il pas à l'image du second ou du centième? Celui qui possède un massif floral s'émerveille-t-il encore de la beauté d'une fleur? Pourtant, la beauté de l'ensemble n'est-elle pas liée à celle de l'une et de l'autre, et donc à la somme comme à l'agencement de ses composantes?

Les lieux de condensation

Dans une troisième catégorie de lieux choisis, Debarbieux (1995) avance qu'un territoire est symbolisé à son mieux par les lieux de condensation. Il parvient à cette conclusion alors que ces derniers se démarquent non seulement des lieux attribués et génériques, mais encore des lieux de mémoire et des lieux exemplaires. Ces autres lieux symboliques de « moindre » envergures sont investis de valeurs dont ils deviennent, à divers degrés, une figure emblématique. Les lieux de condensation se démarquent également de ce qu'il désigne comme le haut-lieu, c'est-à-dire des hauts-lieux sacrés, proches des lieux du cœur et porteurs d'une condensation de nature cosmogénétique d'inspiration religieuse; puis des hauts-lieux sociopolitiques qui leur auraient succédé, proches des lieux parlants et des lieux hauts, puisqu'ils sont des construits socio-territoriaux d'inspiration idéologique, comme l'idée de nation; des hauts-lieux qui demeurent des instruments de gestion politique par lesquels le territoire s'impose au lieu, la collectivité à l'individu.

Pour Debarbieux, les lieux de condensation sont les lieux symboliques les plus achevés, puisqu'ils sont les seuls lieux choisis suffisamment exhaussés pour revêtir et pratiquer, *stricto sensu*, les vertus identitaires que ce chercheur prête au symbole. En effet, s'ils donnent à voir, comme signifiés, un lieu, ils sont encore et surtout des signifiants et, comme tels, des acteurs à part entière qui qualifient et articulent le sens du lieu et le sentiment d'appartenance de ses habitants. Autrement dit, si ces lieux d'exception attestent comme image-témoin de ces sens et sentiment, c'est comme image-milieu qu'ils prennent véritablement part à la structuration de ces mêmes sens et sentiment. « Formes d'expression du système de valeurs que se donne une société par le biais de son territoire », les lieux de condensation sont des « cadres d'expériences individuelles qui procurent au sujet le sentiment d'agir sur la forme et participer activement à sa symbolisation » (Debarbieux, 1995 : 100), à sa représentation même, ajouterions-nous, car ils sont constitutifs de l'habitat et de « l'habiter », de leur activation, de leur devenir, et procédant d'une symbolique davantage transcendante qu'immanente.

Agents et témoins d'une appétence de sens, c'est comme motifs et artefacts qu'ils nourrissent une ouverture cognitive et morale synonyme de vie, si ce n'est d'âme, et pour cela proche de l'essence. Modulée par le *et* conjonctif, cette ouverture permet d'œuvrer simultanément les parties et le tout, et donc d'avoir constamment présent à l'esprit l'importance de chacune de ces parties et de la synergie relationnelle par laquelle elles forment un ensemble. Multiscale, cette ouverture permet au lieu de condensation d'être le « signe visible d'une réalité invisible » qui excède ce que nos sens ou notre raison peuvent laisser entendre ou accepter. Elle lui permet par conséquent d'habiller « de formes concrètes les valeurs d'une société » et de combiner « l'image de ces valeurs et celle du territoire » (*ibid.* : 108). Ce faisant, le lieu de condensation correspond « à une "sortie de l'espace" [qu'il transcende] pour l'introduire dans la pensée, et lui conférer un sens et une valeur » (Scivoletto et Strassoldo, 1983, dans Poche 1995 : 120).

Resituant sans cesse *l'instant* dans la longue durée comme *l'ici* à diverses échelles, les lieux de condensation que sont, par exemple, les capitales monumentales, réactivent la densité du lieu. En effet, c'est grâce à ces feuilletés temporels et spatiaux que le lieu se pare de tous les ferments de son identité. Le territoire et sa population

ne font ainsi sens, selon Debarbieux, que dans la reconnaissance, le mariage et la constante réactualisation des mémoires, échelles, valeurs et autres référents différentiels qui leur sont indissociables.

Les lieux de condensation sont par conséquent des facteurs privilégiés de cristallisation de la tessiture identitaire, car un individu peut y éprouver « le sentiment d'une commune appartenance avec le groupe qui établit ou entretient la signification symbolique de ce lieu » (Debarbieux, 1995 : 100) et dès lors trouver place dans la société qu'il fait sienne et dans le territoire qu'il habite. C'est pourquoi Debarbieux soutient qu'ils sont, somme toute, « des lieux tout à fait spécifiques, construits et identifiés par une société qui se donne à voir à travers eux, qui les utilise pour se parler d'elle-même, se raconter son histoire, et ancrer ses valeurs » (*ibid.* : 100).

BILAN DE CE TOUR D'HORIZON DE LA CODIFICATION ACTUELLE DU HAUT-LIEU

Les lieux de condensation de Debarbieux nous apparaissent être les plus semblables par l'esprit, la hauteur et la nature au haut-lieu esquissé dans notre analyse étymologique. Toutefois, nous ne pouvons nous en satisfaire, pas plus que nous ne pouvons nous contenter de son seul ordonnancement des lieux symboliques. Soucieux de munir la géographie de la conception la plus juste et la plus complète possible du haut-lieu, nous devons également tenir compte des variantes auparavant amenées plus ou moins convergentes sur ce concept, de même que des appellations qui, malgré une certaine similarité, se sont révélées, à l'analyse, divergentes.

Pour inspiratrice qu'elle soit, la typologie de Debarbieux n'est pas sans zones d'ombre qui appellent quelques réserves. Sont ainsi trop peu abordés, par exemple, la dynamique spatiotemporelle constitutive au lieu, l'apport structurant des aspects plus obscurs du haut-lieu, la distinction entre hauts-lieux élus et érigés, etc. Autant de *distinguos* qui nous semblent importants et utiles. En effet, et bien que ces différenciations horizontales – de nature fonctionnelle et topologique, voire topographique dans certains cas – ne soient pas concomitantes à la déconstruction verticale de l'assise conceptuelle et du processus de symbolisation opérée par Debarbieux, elles étoffent néanmoins la fonction symbolique identitaire du haut-lieu. Ne nous permettent-elles pas de distinguer plus aisément le vrai du faux, si ce n'est de mieux évaluer l'orthodoxie des hauts-lieux employés par les théoriciens et les gestionnaires du territoire? Aussi nous était-il indispensable de toutes les considérer en compagnie des lieux choisis de Debarbieux¹¹. Non pas au sein d'une somme bête et aveugle où se côtoieraient arbitrairement l'« incôtoyable », mais dans un système de sens organisé de manière à ce que les uns et les autres affinent le portrait ici entamé du haut-lieu.

C'est pourquoi nous nous proposons maintenant de reprendre les vertus relationnelles et la vocation heuristique jusqu'ici esquissées de ce concept pour dégager une définition large du haut-lieu qui évoque davantage sa double référence simultanée au physique et au symbolique et qui soit plus au diapason de son rôle identitaire. Un haut-lieu auquel on devrait par ailleurs renvoyer, après ces brefs exercices de clarification et de classification, comme à un *géosymbole* ou à une *re-*

présentation en acte, deux appellations empruntées à Berque (1990, 1997) et à Bonnemaison (1996) que nous faisons nôtres car elles sont les plus aptes :

- à mettre en évidence la nature concrète et abstraite de cet objet matériel simple tenant lieu d'une réalité complexe,
- à souligner la dualité étymologique et sémantique du haut-lieu qui nous apparaît identitaire parce que relationnel, et encore relationnel parce que heuristique, et *vice versa*.

RÔLE ET DÉFINITION DU HAUT-LIEU

LES VERTUS RELATIONNELLES DU HAUT-LIEU COMME GÉOSYMBOLÉ

Premier élément notable de son rôle, le haut-lieu symbolise et incarne la singularité d'un territoire et de son mode d'être, car il resitue sans cesse le maintenant dans la longue durée comme l'ici, l'individu et la collectivité aux échelles du Je, du Tu et du Nous. En effet, et que ce soit en termes

- de *présent étendu*, et donc d'imbrication des passé, présent, futur et conditionnel ou subjonctif,
- d'*ici pluriel*, et donc d'imbrication de toutes ses échelles fondatrices, de la plus grande à la plus petite,
- de *complexe socioculturel* où sont simultanément conjugués l'individu et la collectivité compte tenu des allégeances, idéologies, populations-souche et technicités qui ont pu y avoir cours,

c'est dans la dialogique de leurs emboîtements et immixtions que le lieu prend tout son sens. Et c'est parce qu'il articule et signifie la densité spatio-temporelle et la complexité socioculturelle du lieu que le haut-lieu réactive la charge de sens du lieu dans toute sa complétude et, du coup, qu'il réaffirme son originalité. Montrant que le territoire ne peut faire sens que grâce à l'assomption et à la réalisation de tout ce qui le distingue comme entité singulière, le haut-lieu est en quelque sorte une forme d'émulation scalaire; mieux, de sublimation, en ceci que le poids de l'une ou l'autre dimension spatiale ou temporelle, par exemple, est relativisé puis repositionné à l'aune de celui, sursignifiant, de l'une et de l'autre.

Mettant en relation les lieux et les individus, puis les espoirs, mythes, rêves, valeurs et mémoires du territoire, le haut-lieu « temporalise [...] l'espace [et] ... spatialise le temps » (Wunenburger, 1991 : 60). Motif ou artefact géosymbolique qui fait ni plus ni moins vivre les éléments constitutifs de la sémiosphère culturelle d'un lieu, il se situe à la source et au terme « du sentiment qu'une communauté peut avoir de son identité » (Béguin, 1995 : 89). Aussi le haut-lieu permet-il aux habitants d'un territoire de se trouver et de se retrouver, signifiés et signifiants.

LA VOCATION HEURISTIQUE DU HAUT-LIEU COMME RE-PRÉSENTATION EN ACTE

Cette aptitude relationnelle du haut-lieu à saisir et à connoter l'originalité du lieu dans sa complétude n'est possible que parce que ce dernier procède d'une démarche identitaire heuristique, c'est-à-dire d'une démarche identitaire totale qui

cherche à dépasser nos réalités familières et à les faire implorer en restituant au sens du lieu la démesure et le devenir de sa complexion. Permettant à la raison de s'émanciper des limites du langage et de la raison discursive (Eliade, 1963) « pour se représenter le tout inconditionné des choses » (Wunenburger, 1991 : 18), le haut-lieu renvoie à un niveau plus profond et plus authentique du réel (Claval, 1996).

Comme un individu ou un lieu ne prend sens que dans la relation, l'identité de l'un comme de l'autre ne peut s'apprécier qu'à la limite de soi et de l'autre (Augé, 1994). Toute identité est en effet relative, animée par une problématique du Même et de l'Autre où le lieu – et celui qui l'habite – n'est et n'advient qu'en fonction d'une ouverture aux tenants et aboutissants culturels, géographiques, historiques, sociaux ou psychologiques, et non plus seulement scalaires, des Je, Tu et Nous. Et il en est ainsi car, comme l'a précisé Buber, « il n'y a pas de Je en soi. [...] Quand l'homme dit Je, [...] il s'offre à une relation » (1969 : 20-21) avec le Tu, le Nous et même le Je – pour intime qu'il nous soit, ne nous est-il pas toujours étranger? – au contact desquels il s'accomplit pleinement. Une relation « ouverte » aux Tu, Nous et Je par laquelle émerge le monde qui est le nôtre.

Le haut-lieu est encore heuristique parce qu'il illustre que si l'« identité territoriale [...] est inséparable d'un rapport à l'altérité » (Lipiansky, 1995 : 35), elle émane aussi « des échanges, des emprunts » (*ibid.* : 36) qui génèrent une constante transformation. En effet, si tous les éléments constitutifs au lieu doivent être entendus et activés dans leurs complétude et démesure, ils doivent l'être encore dans leurs mouvements et leur devenir, d'où notre recours à l'idée de *re-présentation*, et encore de *re-présentation en acte*.

UN RÔLE IDENTITAIRE ESSENTIEL

Situés à la fois dans l'univers du visible et de l'invisible, de l'innéité la plus profonde à l'étrangeté la plus dissemblable, les hauts-lieux assurent et sont la rencontre féconde des diversités qui particularisent un lieu. Re-présentations en acte sémiogénétiques, ils mobilisent une imagination créatrice par laquelle le territoire se révèle structuré autant par le concret que par l'idéal ou le symbolique, une imagination *poiétique* qui « découvre un horizon de sens à la fois proche et lointain, présent et absent » (Wunenburger, 1991 : 69)¹². Les hauts-lieux donnent à l'être humain « le privilège » de s'ouvrir « à un autre monde qui lui permet [...] de mieux comprendre celui-ci » (*ibid.* : 122-3).

Relationnel et heuristique, le rôle du haut-lieu s'avère somme toute spirituel puisque, capteur d'absolu, ce dernier est image et milieu en lequel il y a bien plus à croire qu'à voir (Larrère, 1995). Révélateur d'un sens immanent, il permet en effet aux habitants d'un lieu de se découvrir, de se mettre en question, de se régénérer même grâce à une transcendance d'être (Wunenburger, 1997). C'est dire que le haut-lieu participe d'une ouverture du regard, d'un épanouissement de l'esprit et d'une responsabilisation de l'intelligence qui (ré)affirment l'importance du géosymbolique, voire du géographique – pensons aux paysages qu'ils façonnent et ponctuent –, comme condition et manière d'être du rapport à soi, enracinement et sublimation de l'incommensurable sans lequel nul ni rien ne ferait sens.

ESQUISSE D'UNE DÉFINITION DU HAUT-LIEU

Alors qu'ils condensent la signification conjugquée des lieux en mettant en scène la nature et la culture, et la partie et le tout, ajoutant à la rationalité du sol celle, symbolique,

- d'une *mémoire vive*, restructurée et constitutive d'un présent étendu,
- d'une *territorialité aigüe*, restructurée et constitutive d'un ici pluriel,
- puis d'une *convivialité prégnante*, restructurée et constitutive d'un complexe socioculturel,

les hauts-lieux transcendent l'éphémère du présent, de l'ici et du Je. Ils appellent le regard à chercher la vérité et la plénitude aussi bien dans l'exceptionnel que dans l'ordinaire. Qu'ils renvoient à l'un ou l'autre donné naturel ou construit, à l'un ou l'autre élément esthétique, organisationnel ou vocationnel, à l'un ou l'autre trait mythifié, consacré ou vulgaire, visible ou invisible, dicible ou indicible, les hauts-lieux proposent une prise de possession intime du lieu. « Focalisations de l'être dans l'étant » (Berque, 1997 : 82), ne sont-ils pas, puisqu'ils y incitent, le lieu d'être, le lieu de l'Être? Ensemble de valeurs et d'images émergentes spatialement exprimées, les hauts-lieux convoquent un rapport au monde, à soi et à l'Autre, puis une façon de penser, de dire et de faire l'espace (Bourdin, 1984) qui donnent consistance aux êtres, aux lieux qu'ils occupent, puis aux choses et entreprises terrestres (Bureau, 1997) qui y ont cours.

Attendu qu'ils « font que nous sommes au monde comme le monde est en nous » (Berque, 1990 : 115), les hauts-lieux nous aident à retrouver dans les connivences sensibles entre les formes du cadre géographique et les motifs culturels qui traversent les espaces contemporains la charge émotionnelle propre au sentiment d'appartenance et le potentiel de sens caractéristique au lieu. Géosymboles paradigmatiques, ils nous permettent d'habiter le lieu pour qu'il nous habite, de faire nôtre son sens pour que nous puissions être.

CONCLUSION

Fenêtres sur l'âme propulsés au devant de la scène régionale par le débat identitaire qu'a provoqué l'actuelle reconfiguration de l'espace social, les hauts-lieux, compte tenu de leurs vertus relationnelles et vocation heuristique, participent ultimement d'une *spatialité symbolique*. Cette *sur-spatialité*, proche parente de la symbolisation sociale virtuelle chère à Eco (1988), perpétue l'unité immanente et le principe d'individualité d'un lieu et, donc, s'emploie à dire et à régénérer la condition éternelle de ce lieu. Aussi les hauts-lieux sont-ils ces éléments rassembleurs du référentiel habitant qui, garants d'une continuité virtuelle et d'une structure symbolique, ancrent profondément le sens du lieu et l'identité de ses habitants en les particularisant. Le haut-lieu n'est-il pas un « milieu de vie, de pensée et d'action dans lequel et grâce auquel un individu ou un groupe se reconnaît, dote ce qui l'entoure de sens et se dote lui-même de sens, met en route un processus identificatoire et identitaire » (Barel, 1990 cité par Tizon, 1996 : 21)?

Les lieux n'ont aucun sens en eux-mêmes. Ils n'ont que celui qu'on leur donne. Mais on leur en donne beaucoup, notamment en usant des lieux de mémoire, entre-lieux et autres lieux choisis ici sommairement présentés et dont c'est là le rôle. Or, nous l'avons vu, ils n'ont pas tous les mêmes ambitions, ni les mêmes moyens. Aux géographes, spécialistes du triptyque habiter-habitat-habitant de s'y intéresser, car la géographie, croyons-nous (Bédard, 2000a), a plus que jamais besoin de semblables concepts. Et surtout de celui du haut-lieu, géosymbole ou re-présentation en acte, afin de mieux comprendre *comment* « être au monde » pour « être ensemble », *pourquoi* « être ensemble » pour « être au monde ».

REMERCIEMENTS

L'auteur remercie le Conseil régional de Bourgogne et le Centre d'études interdisciplinaires sur les lettres, les arts et les traditions (CELAT) de l'Université Laval pour leur appui financier. Nous tenons également à remercier monsieur Jean-Jacques Wunenburger, directeur du Centre de recherches Gaston Bachelard sur l'imaginaire et la rationalité de l'université de Bourgogne. Nous tenons enfin à souligner l'apport des évaluateurs anonymes de cet article pour leurs judicieux conseils.

NOTES

- 1 There is no completely accurate translation available for this concept. The term *landmark* comes the closest, but it does not evoke all the identity twists and turns and the symbolic weight that goes with it.
- 2 La mondialisation est d'abord et avant tout, pour faire court, un phénomène de globalisation des échanges qui rend caduque l'obstacle des frontières nationales, des distances et des différences culturelles avec la mise en place d'une forme d'unité planétaire favorable à une interdépendance plus marquée. Triomphe de l'économisme capitaliste et de l'utopisme occidental en vertu, respectivement, d'une dépolitisation de l'État-nation (Tassin, 2000) et de la mise en place d'une société globale (Mattelart, 2000), il provoque une affirmation culturelle – et même politique – marquée aux échelles locale et régionale, comme si dorénavant on cherchait à exister localement dans un univers mondialisé (Baumann, 1999). Nous renvoyons, notamment pour de plus amples développements sur les causes et conséquences pour la géographie des bouleversements cognitifs comme idéologiques qui se mettent ainsi en place, à un article que nous avons récemment publié (Bédard, 2000a).
- 3 Notons que pareil engouement « aveugle » n'est pas exclusif à la géographie, mais commun à l'ensemble des sciences aussitôt que l'une ou l'autre fait sienne une idée, une méthode, une idéologie, etc.
- 4 Est qualifié de symbole tout signe qui établit un rapport non causal – à la différence de l'indice –, et non analogique – à la différence de l'icône – de reconnaissance, de rassemblement.

-
- 5 Un *distinguo* serait ici à faire entre le haut-lieu *érigé*, reflet de ce qui perdure, et le haut-lieu *élu*, reflet possible de ce qui perdure mais aussi d'intérêts particuliers et ponctuels, qui peuvent être étrangers au lieu. Attendu que nous y reviendrons amplement sous peu, contentons-nous de le noter pour l'instant.
 - 6 Une constatation à laquelle est arrivée Micoud à la suite d'une analyse sociologique des représentations et des pratiques d'acteurs relatives à de grands ensembles résidentiels français.
 - 7 Une extension étrangère, selon eux, à tout artifice ou opération contre nature, car bien plus à l'avenant de la résurgence d'une complexité première et originelle.
 - 8 En effet, et toujours à la suite de Nora et de son équipe, précisons que si les lieux de mémoire participent activement au processus de construction intentionnelle d'une mémoire collective, cette dernière ne peut être authentifiée que par le processus même qui la conduit à exister. Tant et si bien que la représentativité des lieux de mémoire, comme leurs reconnaissance et fréquentation, demeurent hautement intéressées.
 - 9 En l'absence d'une épithète pour renvoyer à la notion d'échelle, telle qu'elle est employée en géographie, nous avons récupéré, dans son appellation latine première, le terme *scala* et l'avons transformé en scalaire, et même en multi ou polyscaire en référence à un feuillet d'échelles, attendu que ce qualificatif diffère de celui qui est usuellement employé en mathématiques.
 - 10 Tout témoin n'est-il pas, par son être, la manifestation de quelque chose : je suis, donc je participe, et non pas je suis, j'agis et donc je participe?
 - 11 Il faut noter que, compte tenu des impératifs de ce type de communication, il ne nous a pas toujours été possible de préciser lors de notre analyse si ces différentes appellations sont autant de concepts pertinents par rapport à l'objectif que les différents auteurs ici invoqués s'étaient fixés. Pas plus qu'il ne nous a été possible de déterminer si ces mêmes concepts procèdent d'une réflexion de nature logique ou rhétorique, voire de stratégies démonstratives ou persuasives. Il y a pourtant là ample matière à réflexion et nous entendons bien y revenir.
 - 12 Pour en savoir davantage sur les distinctions qu'il y a à faire entre imagination créatrice, imagination reproductive et imagination radicale, et donc sur la capacité imaginalisante et poétique de l'imagination, voir Bachelard (1961, 1984), Durand (1984) et surtout Wunenburger (1991, 1997).

BIBLIOGRAPHIE

- AUGÉ, M. (1992) *Non lieux - Introduction à une anthropologie de la surmodernité*. Paris, Seuil.
- (1994) *Le sens des autres. Actualité de l'anthropologie*. Paris, Fayard.
- (1997) *La guerre des rêves*. Paris, Seuil.
- BACHELARD, G. (1961) *La poétique de l'espace*. Paris, PUF.
- (1984) *Poétique de la rêverie*. Paris, PUF, Quadrige.
- BADIE, B. (1995) *La fin des territoires. Essai sur le désordre international et sur l'utilité sociale du respect*. Paris, Fayard, L'Espace du politique.
- BALANDIER, G. (1988) *Le désordre. Éloge du mouvement*. Paris, Fayard.
- BAUMANN, Z. (2000) *Le coût humain de la mondialisation*. Paris, Hachette, Pluriel.

- BÉDARD, M. (1997) L'agglomération urbaine de Brest - Réflexions sur la dynamique structurelle et sur la logique identitaire de son étalement urbain. Brest et Québec, Institut de Géoarchitecture, Université de Bretagne occidentale, et Centre d'études interdisciplinaires sur les lettres, les arts et les traditions de l'Université Laval, *Notes et Documents de Recherche*.
- (2000a) Être géographe par-delà la Modernité - Plaidoyer pour un renouveau paradigmatique. Québec, *Cahiers de Géographie du Québec*, 44 (122) : 211-227.
- (2000b) *Haut-lieu et identité territoriale - Réflexions sur le sens du lieu. Le cas des villes de Beaune et de Dijon*. Dijon et Sainte-Foy, Notes et Documents du Centre de recherches Gaston Bachelard, Université de Bourgogne, CELAT, Université Laval.
- BÉGUIN, F. (1995) *Le paysage - Un exposé pour comprendre. Un essai pour réfléchir*. Paris, Flammarion, Dominos, 77.
- BÉLANGER, M. (1995) Le dialogue ou la rencontre des pensées et des lieux. Dans S. Courville et N. Séguin (dir.) *Espace et Culture*, Québec, Les Presses de l'université Laval, pp. 25-30.
- BERDOULAY, V. et ENTRIKIN, J. N. (1998) Lieu et sujet - Perspectives théoriques. Paris, *L'Espace géographique*, 2 : 111-121.
- BERQUE, A. (1990) *Médiance de milieux en paysages*. Montpellier, Reclus, Géographiques.
- (1997) *Être humains sur la Terre - Principes d'éthique de l'écoumène*. Paris, Gallimard, Le Débat.
- BONNEFOY, Y. (1990) Existe-t-il des « hauts-lieux »? Dans *Hauts-lieux - Une quête de racines, de sacré, de symboles*, Paris, Autrement, Mutations, 115 : 14-19.
- BONNEMAISON, J. (1996) *Les fondements géographiques d'une identité - L'archipel de Vanuatu : essai de géographie culturelle*. Paris, Orstrom.
- BONNEMAISON, J. et CAMBRÉZY, L. (1996) Le lien territorial entre frontières et identités. *Géographie et Cultures*, 20 : 7-18.
- BOURDIN, A. (1984) *La patrimoine réinventé*. Paris, PUF, Espace et liberté.
- BRUNET, R. (1997) *Champs et contrechamps - Raisons de géographe*. Paris, Reclus.
- BUBER, M. (1969) *Je et Tu*. Paris, Aubier Montaigne.
- BUREAU, L. (1997) *Géographie de la nuit*. Montréal, L'Hexagone, La ligne du risque.
- CLAVAL, P. (1996) Le territoire dans la transition à la postmodernité. *Géographie et Cultures*, 20 : 93-112.
- CORAJOU, M. (1990) Regarder le haut-lieu de dos. Dans *Hauts-lieux - Une quête de racines, de sacré, de symboles*, Paris, Autrement, Mutations, 115 : 39-41.
- DARDEL, É. (1990/1952) *L'Homme et la Terre ? Nature de la réalité géographique*. Paris, CTHS.
- DAVALLON, J. (1991) Produire les hauts-lieux du patrimoine. Dans *Des Hauts-lieux - La construction sociale de l'exemplarité*, Paris, CNRS, Centre régional de publication de Lyon, pp. 85-102.
- DEBARBIEUX, B. (1992) Le lieu, le territoire et trois figures de rhétorique. *L'Espace géographique*, 24 (2) : 97-112.
- (1993) Le monde réel est imaginaire. *Sciences Humaines*, Hors Série (1) : 6-10.
- (1995) Imagination et imaginaire géographiques. Dans A. Bailly, R. Ferras et D. Pumain (dir.) *Encyclopédie de la géographie*, Paris, Economica, pp. 875-888.

- DE KONINCK, Th. (2000) *La nouvelle ignorance et le problème de la culture*. Paris, PUF, Intervention philosophique.
- DI MÉO, G. (1995) Patrimoine et territoire, une parenté conceptuelle. *Espaces et sociétés - Méthodes et enjeux spatiaux*, Paris, L'Harmattan, 78 : 15-34.
- DUPRONT, A. (1990) Au commencement un mot : lieu. Dans *Hauts-lieux - Une quête de racines, de sacré, de symboles*, Paris, Autrement, Mutations, 115 : 58-68.
- DURAND, G. (1984) *L'imagination symbolique*. Paris, PUF, Quadrige.
- ECO, U. (1988) *Le signe. Histoire et analyse d'un concept*. Bruxelles, Labor.
- ÉLIADE, M. (1963) *Aspects du mythe*. Paris, Gallimard, Idées.
- FUMAROLI, M. (1997) Je suis un autre : leurres de l'identité. *Diogène*, 177 : 116-128.
- LA SOUDIÈRE, M. (1991) Les hauts-lieux... mais les autres? Dans *Des Hauts-lieux - La construction sociale de l'exemplarité*. Paris, CNRS, Centre régional de publication de Lyon, pp. 17-31.
- LARRÈRE, R. (1995/1991) Enquêtes sur les singularités des lieux. Dans A. Roger (dir.) *La théorie du paysage en France 1974-1994*, Seyssel, Champ Vallon, Pays/Paysages, pp. 294-312.
- LE BERRE, M. (1995) Territoires. Dans A. Bailly, R. Ferras et D. Pumain (dir.) *Encyclopédie de la géographie*, Paris, Economica, pp. 601-622.
- LIPIANSKY (1995) Communication interculturelle et modèles identitaires. Dans J.-P. Saez (dir.) *Identités, cultures et territoires*, Paris, Desclée de Brouwer, Habiter, pp. 35-55.
- LOUIS, R. (1990) Des points d'ancrage. Dans *Hauts lieux - Une quête de racines, de sacré, de symboles*, Paris, Autrement, Mutations, 115 : 10-13.
- LUSSAULT, M. (1997) Des récits et des lieux : le registre identitaire dans l'action urbaine. Paris, *Annales de Géographie*, 597 : 522-530.
- MATTELART, A. (2000) *Histoire de l'utopie planétaire - De la cité prophétique à la société globale*. Paris, La Découverte, Sciences humaines et sociales.
- MERCIER, G. (1998) Le Jardin Saint-Roch ou la centralité perdue. Dans G. Mercier, J. Bethemont et M. Bédard (dir.) *La ville en quête de nature*, Québec, Septentrion, Les Nouveaux Cahiers du CELAT, 21 : 129-155.
- MICOUD, A. (1991) Les lieux exemplaires: des lieux pour faire croire à de nouveaux espaces. Dans *Des Hauts lieux - La construction sociale de l'exemplarité*, Paris, CNRS, Centre régional de publication de Lyon, pp. 53-63.
- MUNIER, R. (1990) Perdu dans l'indifférence des parages. Dans *Hauts lieux - Une quête de racines, de sacré, de symboles*, Paris, Autrement, Mutations, 115 : 22-26.
- NANCY, J.-L. (1993) *Le Sens du monde*. Paris, Galilée.
- (1996) *Être singulier pluriel*. Paris, Galilée.
- NORA, P., dir. (1997a) *Les lieux de mémoire I - La République*. Paris, Gallimard, Quarto.
- (1997b) *Les lieux de mémoire I - La Nation*. Paris, Gallimard, Quarto.
- (1997c) *Les lieux de mémoire III - Les France*. Paris Gallimard, Quarto.
- PAQUOT, T. (1997) Lieu, hors-lieu et être-au-monde. Dans Younès, C. et Mangematin, M. (dir.) *Lieux contemporains*, Paris, Descartes et Cie, pp. 11-28.

-
- POCHE, B. (1990) Du haut-lieu, on voit la plaine. Dans *Hauts lieux - Une quête de racines, de sacré, de symboles*, Paris, Autrement, série Mutations, 115 : 67-71.
- (1995) *L'espace fragmenté - Éléments pour une analyse sociologique de la territorialité*. Paris, L'Harmattan, Villes et entreprises.
- SANTOS, M. (1995) Postface : les nouveaux mondes de la géographie. Dans A. Bailly, R. Ferras et D. Pumain (dir.) *Encyclopédie de la géographie*, Paris, Économica, pp. 1075-1083.
- TESSIN, E. (2000) Globalisation économique et mondialisation politique. Nancy, Drôle d'époque, 7 : 159-172.
- TIZON, Ph. (1996) Qu'est-ce que le territoire? Dans Di Méo, G. (dir.) *Les territoires du quotidien*, Paris, L'Harmattan, pp. 17-34.
- TURGEON, L. (1998) L'état des entre-lieux. Dans L. Turgeon (dir.) *Les entre-lieux de la culture*, Sainte-Foy, L'Harmattan et Les Presses de l'Université Laval, pp. 11-26.
- WUNENBURGER, J. J. (1991) *L'imagination*. Paris, PUF, Que sais-je?
- (1997) *Philosophie des images*. Paris, PUF, Thémis.